

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 45

Artikel: Une noce à Cossonay au dix-huitième siècle
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206429>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PAUVRE HUGO!

MADAME Voletvert, née Lancy, dépouillait fiévreusement son courrier.

Il y avait d'abord la note de sa couturière, celle de sa coëtesière, un billet d'invitation à un thé sélect et enfin une lettre de sa sœur, madame Balustrade, lettre datée et timbrée de Paris.

Très attachées l'une à l'autre, le mariage, pour mesdemoiselles Lancy avait eu au moins... ce point pénible reconnu à la face du ciel : leur séparation. L'aînée avait épousé le littérateur Jules Balustrade, de Paris, la plus jeune l'ingénieur Voletvert, de Lausanne. Aussi, pour adoucir leur éloignement, ces dames s'écrivaient-elles comme de petites pensionnaires venant de se quitter. Madame Balustrade avait une fille et deux fils. Les Voletvert en étaient à leur premier rejeton — un amour — il est vrai!

— Tiens, fit madame Voletvert en s'adressant à son époux, je pressentais cette lettre parisienne. J'en ai rêvé cette nuit.

— Curieux, chérie, tu es un peu... mage, dans ton genre, rétorqua monsieur.

— Un peu, oui! J'ai énormément rêvé, du reste. Entre autres — c'est moins éhéré! — j'avais reçu, je ne sais d'où, de toi, peut-être, un exquis gâteau au chocolat et j'en mangeais, j'en mangeais...

Le bambin Voletvert dressa l'oreille :

— Oh ! ça devait être bon, maman, fit-il. Dis, tu me laisseras dormir avec toi ce soir, pour que j'en aie aussi?

Monsieur et Madame rirent de bon cœur.

— On verra si tu es sage, sanctionna madame.

— J'avais toujours pensé, fit monsieur, que tu ne pourrais mettre au monde qu'un altruiste :

Madame continuait de lire la missive commencée.

— Ma jolie belle-sœur va bien? s'enquit le mari.

— Oui.

— Et les enfants?

— La petite a la rougeole, l'aînée s'est foulé le poignet le jour anniversaire de ses quinze ans et le dernier... fait des bons mots!

— Voici des occupations bien diverses pour une famille...

— Ecoute plutôt ce passage :

« Mon grand garçon se console de s'être foulé le poignet gauche en s'essayant à faire des vers de la main droite. Il tourne au lyrisme, il est à cet âge où la vie et le sentiment osent chercher une cadence et une forme... Se met-il peut-être aussi à ressembler à son père? Il pourrait faire plus mal. A ce propos, j'ai bien ri, hier. Mon poète en herbe cherchait une rime rebelle. Il interroge mon époux plongé dans un article de critique... Jules, nerveux, impatienté comme le sont parfois ceux de sa « profession », lui lance cette réponse à la tête :

« — Tu m'ennuies, quand on veut faire des vers, on les fait tout seul. Et puis, ne t'entête pas sur cette rime ridicule, je te dis que Victor Hugo ne la trouverait pas lui-même... »

« Mon grand bat en retraite, tandis que mon petit dernier, en train d'aligner ses soldats de plomb, s'écrie :

« — Bien sûr qu'il ne saurait rien dire, Victor Hugo, puisqu'il est en pierre!

« Il se souvenait, le cher ange, du monument Hugo que nous avons fait admirer à ses jeunes yeux le dimanche précédent.

« Des réparties de ce genre arrivent parfois à « désenlever » le meilleur des maris et des littérateurs... »

— Tiens, c'est gentil, s'exclama M. Voletvert. Balustrade a réellement des héritiers qui promettent.

— ... Oui, acquiesça madame, mais cela ne me fait pas oublier le bon mot de notre petit,

celui de tout à l'heure. Je le leur écrirai. Ils verront qu'il n'y a pas qu'à Paris que les enfants ont de l'esprit... à mettre en conserve.

Et le lendemain, M^{me} Voletvert prit sa plume des grands jours.

ANNETTE SCHÜLER.

L'Arche de Noé. — *L'Almanach Hachette* pour 1910, qui vient de paraître, diffère totalement de ses seize aînés. Pour satisfaire à la demande d'un grand nombre de ses lecteurs, *L'Almanach* est, en plusieurs de ses parties, imprimé en caractères plus gros.

Ses nombreux articles, entièrement inédits et rédigés par des spécialistes, traitent de toutes les connaissances actuelles, de tous les progrès que chacun doit connaître, dans quelque domaine que ce soit.

Ses chapitres abondamment illustrés indiqueront, par exemple, comment « 15 minutes d'exercices par jour prolongent la vie et conservent la santé »; comment « le Drainage bien entendu est une source de richesse » pour les agriculteurs, etc.

L'Almanach indique, en un guide sommaire, mais précis, toutes les merveilles du Louvre, les divers procédés de la Télégraphie sans fil, de l'Aviation et de l'Aéronautique, etc. Son agenda est bourré de formules, de recettes, de pensées, de maximes, etc.

L'Almanach Hachette offre encore de nombreux concours auxquels peuvent prendre part les étrangers comme les Français.

L'édition complète de *L'Almanach Hachette* est un véritable memento universel où toute personne, à quelque pays qu'elle appartienne, trouvera de quoi satisfaire son désir d'être à même de connaître les principaux faits statistiques, géographiques, historiques et autres du monde entier.

L'ÉDUCATION DE LA VOLONTÉ

Le pédagogue français, Jules Payot, auteur de *l'Education de la volonté*, écrit ceci :

Il est amusant d'évaluer le degré d'énergie des gens d'après la façon dont ils entrent dans l'eau. Les uns enfoncent un pied, puis le retirent, à la façon de Raton :

...Raton, avec sa patte

D'une manière délicate,

Ecarte un peu la cendre, et retire les doigts;

Puis les reporte à plusieurs fois.

« D'autres se mouillent d'abord « le creux de l'estomac » et la tête afin de s'habituer progressivement à la sensation du froid. D'autres enfin font tant de simagrées, que finalement leur sensibilité exaspérée par de vaines tentatives se rebiffe : sous quelque faux prétexte, ils se retirent sans s'être baignés. Au contraire, les énergiques plongent d'un coup et la nécessité de faire effort pour nager annihile en eux les sensations désagréables provoquées par le froid.

« On reconnaît vite partout les volontés faibles, et même à table, on voit des gens donner avec tant d'hésitation leur coup de fourchette qu'ils doivent, pour chaque morceau, s'y reprendre à deux ou trois fois; c'est que, faire un acte de choix est difficile à une volonté tarée, à un aboulique.

« Regardez cet administrateur ou ce commerçant qui reçoit un gros courrier. Tout de suite, on peut diagnostiquer un malade de la volonté. Il ouvre une lettre, la lit, il hésite, puis au lieu de prendre une décision, il ouvre une deuxième lettre, puis une troisième, toujours hésitant, et quand il a fini, tout est à recommencer. Il patouille, perd du temps, s'ennuie, et son esprit, fatigué par une suite d'efforts qui n'aboutissent pas, se trouble : l'ère des gaffes est ouverte.

« Il est instructif d'assister à l'entrée des élèves à l'étude : on peut, presque à coup sûr, prédire leur avenir rien qu'à les observer à ce moment, car l'avenir dépend surtout de l'énergie de la volonté, de l'esprit de décision et d'initiative. Or, si le travail n'a pas été parfaitement réparti à l'avance, l'hésitation est désolante, et souvent un quart d'heure après l'entrée en étude, une notable portion des élèves n'a pas abordé avec vigueur un travail enfin choisi. Il en est autrement si le travail est réparti d'avance, mais quel danger de substituer la vo-

lonté du maître à celle des élèves! Cette substitution empêche la volonté de se développer, et bien des jeunes gens, dès la sortie de l'École normale, ne se perfectionnent plus, étant incapables de se jeter à l'eau et de faire hardiment le plongeon.

« Après les vacances qui, sauf pour les sportifs et les alpinistes, constituent une véritable dissolution de la volonté, il est difficile de se ressaisir. Beaucoup de maîtres restent sans volonté, tant que la rentrée, avec ses exigences précises, ne les a pas obligés à se reprendre. La multiplicité des tâches qu'ils ont à accomplir, leur impose un choix. Ce choix, l'aboulie acquise en vacances le rend pénible. La bête, habituée à ne plus être régentée, pèse sur la volonté de toute la mauvaise humeur que lui donne l'ennui de reprendre le collier. Aussi n'y a-t-il qu'un moyen de parer à ce danger, c'est de se jeter résolument à l'eau, de faire le plongeon.

« En fait de travail, faire le plongeon consiste à choisir ce que l'on veut faire et à s'y mettre résolument. Surtout n'attendons pas « l'inspiration », qui est toujours une récompense pour ceux qui commencent sans l'attendre. On a fait justement remarquer que tant qu'on ne prend pas la plume, on n'écrit pas. Au départ d'une excursion, le premier quart d'heure est parfois pénible, mais peu à peu la circulation s'établit vigoureuse, elle tonifie le cerveau enfin réveillé, et la gaieté et l'entrain viennent aux plus engourdis. Il en est ainsi du travail intellectuel, surtout au retour des vacances. Il suffit de s'y mettre pour que se produise dans le cerveau le galop des associations d'idées, et peu à peu le mouvement s'accélère, c'est-à-dire que l'inspiration vient, qui rend tout facile, et qui transforme la peine du début en allégresse.

« Par conséquent, n'imitons pas la « manière délicate » de Raton. Voici devant nous les eaux profondes du travail : sachons nous y jeter! Que notre plongeon soit un plongeon résolu et énergique.

« Après ce coup d'état, la natation s'établira égale et calme. »

Le genou de Toto. — Le jeune Toto — six ans — revient de la promenade avec le genou tout écorché.

— Tu es tombé, mon chéri? demande sa maman.

— Oui!

— Tu as pleuré?

— Non. Y avait personne.

UNE NOCE A COSSONAY

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Ce récit est extrait d'un charmant ouvrage, actuellement très rare, intitulé *Le voyageur sentimental ou ma promenade à Yverdon*; écrit avec cette petite note de sensibilité, en usage à l'époque et mise à la mode par J.-J. Rousseau; il a pour auteur un Genevois, M. Vernes fils. Publié pour la première fois à Paris et à Londres, en 1786, il eut ensuite plusieurs réimpressions, dont une à Neuchâtel en 1796; l'édition de Bruxelles (1837) est augmentée d'une lettre d'un M. M^{...} à l'auteur, et de la réponse, en vers, de celui-ci :

Voici le récit de cette noce, ou plutôt celui de deux noces :

NOTRE cocher s'arrêta près de Cossonay, pour voir passer une troupe de paysans et de paysannes, ornés de myrte, et laissant flotter sur leurs chapeaux un ruban rose, banderole des plaisirs du village.

A leurs gestes, à leurs cris d'allégresse, je crus que Bacchus leur épanouissait la rate; mais ce n'était que l'ivresse de la gaieté; et il me semble qu'on ne l'a bien qu'aux champs.

— Salut, mes amis! vive la joie! — En nous voyant, ces heureux villageois poussèrent de nouveaux cris, comme s'ils eussent voulu communi-

quer leur plaisir en le montrant. Leurs chapeaux volèrent en l'air en notre honneur, et le joueur de violon racla ses aigres cordes avec plus de vivacité que jamais.

J'attrapai de dessus le siège un des chapeaux enrubannés qui avaient été jetés en l'air, et je le mis sur ma tête. J'étais sûr que de tous les chapeaux du monde nul ne m'irait aussi bien que celui-là. En effet, ces bonnes gens applaudirent en faisant des *recâffées*¹, et le maître du chapeau lui-même ne s'aperçut pas qu'il n'en avait plus. Dès ce moment je fus dans leurs bonnes grâces, et je descendis du siège du carrosse pour jouir plus longtemps de leur bonheur. Si les jouissances villageoises ne sont pas les plus recherchées, ce sont les seules que l'on aime toujours. C'est qu'elles sont plus près de la nature.

Je me mêlai parmi quelques jeunes villageoises. Un jupon court, un blanc corset, ajustement simple, mais propre, laissaient tout à faire à des charmes qui n'avaient besoin d'aucun secours. Leur joli minois, leurs grâces naïves me firent oublier les beautés des villes... Je ne les oubliai pas; je n'y pensai plus. C'est ainsi qu'en sortant de chez un fleuriste qui, par son art, donne aux fleurs un éclat nouveau, j'aime encore à reposer dans les champs sur un tapis de simples violettes, dont l'odeur flatte mes sens et ne les étourdit pas.

J'appris que les noces de Justine et de Julien occasionnaient cette fête. Julien était un garçon sage, rangé, qui n'avait jamais aimé que Justine. Quoiqu'elle ne fût pas la plus belle de ses compagnes, elle n'en avait pas moins mérité d'être préférée. Souvent les charmes de la figure trouvent des infidèles que les qualités de l'âme eussent retenus; et Justine, en donnant son cœur à Julien, lui apportait la dot la plus désirable.

Ces deux amants avaient borné le cercle de leur existence au territoire de leur village; ils n'en étaient jamais sortis... Mais le bonheur se mesure-t-il à l'enceinte que nous parcourons? Julien, aimé de Justine, de ses parents, dont il avait toujours fait la joie, et de tous ses voisins, qu'il ne cessait d'obliger, Julien aurait-il pu trouver dans le reste du monde la félicité qu'il goûtait dans son petit coin de terre? Je n'en crois rien.

Le mariage de Justine aurait été célébré depuis quelques semaines; mais on l'avait différé jusqu'à l'époque des noces de cinquante ans du bisaïeul et de la bisaïeule de Julien. Ce couple plus qu'octogénaire n'était point préparé à cette fête; on avait voulu le surprendre. La bande joyeuse se dirigea d'abord vers leur cabane, d'où on les pria de sortir. Ils parurent... Quel moment pour eux! ils se trouvèrent tout à coup au milieu de leurs enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, qui, à leur passage, formèrent une haie, et tendirent tous à la fois leurs bras pour les embrasser.

Je m'approchai du bon vieillard, à qui je donnai la main pour le soutenir. Il ne savait lequel de ses enfants lui était le plus cher, lequel il devait embrasser le premier. Je vis couler de ses yeux pressés des larmes d'attendrissement, et je sentis sa main trembler dans la mienne, tant il était saisi à la vue de tous les liens, grands et petits, qui l'attachaient encore au monde. Il ne pouvait faire un pas, ni jeter un regard, sans rencontrer quelqu'un qui ne lui dût l'être, et qui ne l'aimât comme un père; il se trouvait dans une nature dont il était, pour ainsi dire, le créateur.

— Bon père, lui dis-je, n'êtes-vous pas au plus beau jour de votre vie? — J'en espère un plus beau pour moi et mes enfants. — Lequel? — Celui où l'Eternel me jugera avec eux!... Je crus voir cette longue scène d'innocence qu'offrirait à Dieu une vie de quatre-vingt-six ans.

Nous marchâmes le long de la haie, et descendîmes ainsi, de génération en génération, jusqu'à Julien et Justine, qui partagèrent, avec leurs ancêtres leur bouquet de noce. Des bouquets avaient peu de charmes pour eux; mais avec quel plaisir ils reçurent ceux qui venaient de leurs petits-enfants! ils en respirèrent l'odeur, et témoignèrent leur satisfaction par les regards les plus affectueux, les paroles les plus douces, et les embrassements les plus tendres. Je comparais leur vieillesse aux derniers jours de l'hiver, que couronnent les fleurs du printemps.

A l'étonnement que montra le vieillard, en passant au milieu de sa postérité rassemblée des villages les plus éloignés, je me formai une idée de ce-

lui du premier homme revenant dans ce monde, et parcourant la haie de toutes les générations qui, depuis lui, se sont succédés sur le globe où il s'est trouvé seul. Je me demandais qui je placerais au bout de cette chaîne immense, pour que notre premier père, en y arrivant, sourît à sa postérité? Serait-ce un grand de la terre, un monarque, un conquérant? non... la vertu simple et modeste, un Julien, une Justine.

Je voudrais qu'alors tous ceux qui ont été les fléaux de la terre, les fanatiques, les persécuteurs, les tyrans, les oppresseurs de leur patrie, traversassent le genre humain, et que toutes les générations levassent sur eux le doigt du mépris, tandis qu'elles s'inclineraient devant ceux qui les ont honorées, et chanteraient un hymne à leur louange.

Nous allâmes au temple. Tous les habitants du village nous y accompagnaient; ils semblaient ne former qu'une même famille... et ne la formaient-ils pas? Les liens du sang sont-ils plus forts que ceux de l'amitié et des bonnes mœurs? A l'air de gaîté qui régnait sur leur visage on eût dit qu'ils se mariaient tous!

Justine et Julien furent unis; la sanction divine consacra les serments de s'aimer, que leurs cœurs avaient déjà faits depuis longtemps.

La religion ne me paraît jamais si sainte et si auguste que lorsqu'elle assure notre félicité, le bonheur des hommes ne pouvant qu'être le premier but de leur Créateur.

Le bisaïeul, l'aïeul et le père de Julien offraient, avec leurs épouses, l'exemple d'une union que rien n'avait troublée.

Avant que de sortir du temple, le bisaïeul s'arrêta au milieu de toute sa famille, dont le profond respect attestait la présence de l'Être suprême. Il prit les mains des époux: — Mon cher Julien, ma chère Justine, vous êtes résolus, sans doute, de vous aimer toute votre vie et de vous conduire en gens de bien? — Ne l'avons-nous pas promis à Dieu?... et ils baisaient les mains du vieillard. — Eh bien! ajouta-t-il en tournant sa tête auguste vers le ciel, et lui présentant Julien et Justine; si, pendant quatre-vingt-six ans, bienfaiteur des hommes, tu as versé sur moi tes bénédictions, entends le dernier vœu que l'adresse le cœur d'un père! puisent-ils, au bout d'un demi-siècle, célébrer comme moi cinquante ans de mariage, dont aucun jour ne laisse de remords!... Ses yeux restèrent encore quelques instants fixés vers le ciel... En les attachant ainsi sur Dieu, il sentit qu'il pouvait soutenir sa présence.

Le silence général qui succéda à ces paroles parut être gardé par tous les assistants, pour que l'Être suprême entendit ce vœu du haut de son trône, et qu'il fût exaucé!... Il le sera.

On reconduisit en triomphe cette famille respectable dans un enclos spacieux, paré de branches de laurier, de myrte, de tous les ornements simples que l'amitié avait fait rechercher de toutes parts. On se mit à table; chaque mets fut assaisonné par la bonne joie, par l'épanouissement du cœur; assaisonnement le meilleur de tous, le seul que le luxe ne peut acheter, et qui ne coûte rien au village.

Je m'assis entre deux villageoises charmantes. Je ne leur demandais pas de l'esprit; leurs yeux parlaient si bien pour elles, leur bouche était si jolie, leur son de voix si doux!... Un mot, un regard, ne valaient-ils pas les plus brillantes saillies? Jamais le rire de la joie n'est venu si naturellement à mes lèvres.

Les époux firent courir un baiser autour de la table. Mes deux jolies voisines, quoique jeunes et timides, ne firent pas plus difficulté de me le donner, que je n'en fis de leur rendre. Dans les grandes villes, à cette ingénuité on eût substitué des simagrées, des minauderies, je ne sais quelle déceinte hypocrite... Un refus y est moins modeste qu'une faveur au village.

A la fin du repas je vis un paysan tirer un papier de sa poche et chanter un couplet qu'il avait composé en l'honneur de Julien. Je confesse que je fus très étonné de me trouver vis-à-vis d'un poète, et qu'un sot amour-propre m'empêcha, un moment, de l'avouer pour un de mes confrères. Je me souvenais bien qu'Apollon avait été berger; mais comment croire que Nicolas fût Apollon! J'en pris cependant mon parti; la chanson de maître Nicolas partait du cœur, et j'applaudis plus à son couplet qu'aux plus belles phrases académiques.

Chanson de Nicolas.

A la santé de Justine et Julien,
Amis, vidons la bouteille;

Nous les aimons autant qu'ils s'aiment bien;
Ainsi, vive la joie!

— Mais, monsieur, il me semble que bouteille et joie ne riment qu'un peu? — Pardon, mon cher libraire, je ne m'en étais pas aperçu. D'ailleurs, je n'épilogue pas le plaisir qu'on me donne.

Au repas succéda le bal; et tous nos villageois et villageoises de sauter, non d'après l'inspiration du violon, mais d'après celle du cœur. Leurs gestes, leurs sauts, aussi gais que leurs paroles, me paraissaient si bien la véritable danse, que je n'osai battre un entrechat, et que je sautai comme eux. Jean poussait Claudine, Claudine poussait Jacques, Jacques, Marie... On tombait sans le vouloir; on s'em brassait le voulant bien: le tout sur le compte de la chute. On riait, et tout était dit... O bonnes mœurs des villages!

Enfin, on forma un rond au milieu duquel on mettait un danseur, tandis que les autres, en sautant autour de lui, l'invitaient à embrasser la plus jolie villageoise.

Ronde.

Puisque jusqu'à la fin du monde,
Et lon lan la,
On doit boire et s'embrasser;
Et lon lan lé,
Bois et choisis à la ronde
Celle que tu veux baiser.

J'eus mon tour, et je donnai à Justine un baiser (dont son époux ne se fût pas mieux acquitté, quoiqu'au premier jour de ses noces), tandis que ces bonnes gens battaient des mains pour applaudir à mon choix.

La nuit qui s'approchait me força de les quitter. Je m'éloignai, en désirant d'être témoin de la même fête dans cinquante ans, comme le vieillard l'avait souhaité à Julien, et d'embrasser alors Justine avec le même plaisir que je venais d'éprouver... mais... hélas!

Où étais-tu, bon la Joie! Toi que les jeux d'un enfant intéressent, et dont le rire ne quitte les lèvres qu'à la vue de l'humanité souffrante... Tout un village était heureux!... Mon cher la Joie, où étais-tu?... Henri IV écrivait ces derniers mots à Crillon, après une bataille... Lecteurs, fussiez-vous Français, n'ai-je pas mieux placé ces mots qu'Henri IV?

¹ Surnom de B..., ami du « voyageur ».

A L'ÉCOLE

Dans une composition qui avait pour sujet, le *lait*, un tout jeune écolier avait écrit:

« Le lait est très bon. La vache et la chèvre nous en donnent, la femme nourrit également son bébé avec son lait; on trait ces animaux deux fois par jour. »

*

Dans une dictée, le maître avait indiqué cette phrase:

« A ce moment-là, il était au pied du Liban. »

Un élève écrivit:

« A ce moment-là, il était *taupier* du Liban. »

Foule partout! — Qui donc prétendait que le Lausannois n'aime pas les spectacles? Allez au Théâtre, la salle est comble, surtout quand on donne *Hernani*. Ah! certes, le prestige de Victor Hugo n'est pas un vain mot. Demain soir, dimanche, ce sera la quatrième d'*Hernani*. A 2 heures, pour la première matinée de la saison, *La Jeunesse des mousquetaires*, un drame à grand effet. — Au Kursaal, *Ninette*, la sémillante Ninette, a toujours toutes les faveurs du public, qui lui fait une cour assidue. Et les spectateurs, certes, en ont bien pour leur argent, car les attractions qui complètent le programme sont des plus alléchantes. — Au Lumen et au Lux, des spectacles composés avec goût, variés, intéressants, actuels, attirent un public fidèle et toujours plus nombreux. — Et puis, il y a encore la *Muse*, au Casino-Théâtre, avec la pièce de M. Schorderet, *Le Cervin se défend*, qui eut mercredi dernier un très vif succès et qui n'en aura pas moins mercredi prochain. Et ce sera la dernière irrévocablement. Y manquer ne serait pas permis. On ne saurait mieux que par sa présence au Théâtre, protester contre la manie d'asservir toutes nos cimes à la crémaillère.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATI0.

¹ De grands éclats de rires. Terme du pays.